La guerre de Catherine

Julia Billet et Claire Fauvel

Sommaire

Schéma d'un récit : l'histoire d'un exode jalonné de rencontres 3

Une histoire de solidarité et de courage : des personnages forts et positifs, ancrés dans une réalité 8

Une fiction inspirée de faits réels 13

La place de la photographie 15

En classe : quelques pistes à explorer 21

Pour aller plus loin... 23

Retrouvez tous nos dossiers sur
ecoledesloisirsalecole.fr

Contactez-nous :
enseignants@ecoledesloisirs.com

La guerre de Catherine

Julia Billet et Claire Fauvel

1941. Rachel étudie à l'internat de la Maison de Sèvres, où ses parents l'ont placée par sécurité. Elle y noue de belles amitiés mais y découvre surtout sa passion, la photographie. Bientôt, les lois contre les juifs s'intensifient, il n'y a plus de sécurité nulle part en zone occupée. Un réseau de résistants organise la fuite des enfants juifs.

Du jour au lendemain, ils quittent tout et doivent oublier, le temps de la guerre, tout de leur vie d'avant, à commencer par leurs prénoms. Rachel devient Catherine.

« Raconte », lui intiment ses professeurs en l'envoyant sur les routes de la zone libre, un appareil photo à la main. C'est ainsi que nous découvrons le quotidien d'une adolescente juive dans la guerre, ses rencontres, ses peurs mais aussi les quelques moments de répit et de grâce que lui offrira son art.

Ce document est sous licence Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de modification
CC BY-NC-ND, disponible sur http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0

Introduction

Raconter la guerre, voilà un bien vaste sujet ! Dans *La guerre de Catherine*, Claire Fauvel met superbement en images le roman du même titre (publié par *l'école des loisirs*) de Julia Billet. Ici, pas de combats, d'armes, de sang : la guerre est vue à travers l'objectif de Rachel – rebaptisée Catherine –, jeune fille juive passionnée de photographie qui va de cachette en refuge pour échapper à la délation et aux forces ennemies. *La guerre de Catherine* est le récit d'une fuite perpétuelle et d'une quête de liberté, mais c'est avant tout une histoire de rencontres fortes et de belles amitiés, traitée sous un angle artistique et poétique.

1 Schéma d'un récit : l'histoire d'un exode jalonné de rencontres

La guerre de Catherine est une bande dessinée très structurée. Au fil de l'histoire, un schéma narratif précis se met en place. Le lecteur suit le quotidien de Catherine, jeune fille juive qui échappe à la guerre en se cachant. Le schéma est répétitif : installation de Catherine dans un lieu d'accueil, son adaptation et sa rencontre avec de nouveaux personnages, puis l'intervention d'un élément perturbateur, lequel déclenche la fuite vers un nouveau lieu d'accueil.

Cette boucle semble ne jamais vouloir se rompre, et pourtant : Catherine promet, dès le début de l'histoire, de revenir au point de départ (son premier refuge) pour *« raconter [sa] guerre en images »* **(page 46)**.

Tout commence à la Maison de Sèvres, havre de paix qui recueille des orphelins et cache les enfants juifs. C'est dans cette pension inhabituelle, où les professeurs ont des noms d'animaux et où les méthodes d'éducation sont innovantes, que Rachel a trouvé refuge depuis le début des persécutions infligées aux juifs. C'est ici qu'elle se découvre une passion pour la photographie, grâce à Pingouin, professeur lui-même passionné qui lui donne un Rolleiflex qu'elle conservera comme un trésor tout au long de ses tribulations.

La Maison de Sèvres est un point de départ et un tournant : ce cocon idéal, où l'éducation des orphelins est si singulière et où des amitiés fortes se nouent, est soudain remis en question lorsque le port de l'étoile jaune devient obligatoire. Pour leur sécurité, Rachel et ses amis juifs doivent changer d'identité et nier leur passé. *« C'est dur de se défaire de soi »*, concède Musaraigne **(page 33)** et c'est non sans peine que Rachel devient Catherine : *« Je sais déjà que je ne choisirai pas mon nouveau prénom, parce que, au fond de moi, je ne veux pas me perdre. »* **(page 37)**.

On note l'importance dans l'histoire de Catherine de cette Maison de Sèvres : elle occupe plus d'un tiers du récit (jusqu'au départ de Catherine, **page 46**).

La transition vers la pension des sœurs de la Sainte-Providence, à Riom, se fait dans le silence : la **double page 48-49** nous montre dans des vignettes muettes une Catherine traversant la campagne en auto, puis en charrette. La photo qu'elle prend de la résistante qui l'accompagne et lui fait ses adieux à la dernière case de la **page 49** sonne comme un clap de fin sur son ancienne vie.

Dans cette nouvelle institution profondément catholique, Catherine doit évidemment renier jusqu'à sa religion et même faire sa profession de foi catholique. Cette renonciation, qui s'ajoute à son changement d'identité, est une épreuve supplémentaire pour la jeune fille. Elle trouve heureusement refuge dans la photographie, et fait la rencontre d'Agnès, mais aussi d'Alice, fillette effacée mais fascinante. Et, surtout, elle rencontre le photographe Étienne Lombardi, pour qui elle va avoir le coup de foudre.

Tout bascule une nouvelle fois par suite d'une dénonciation : Catherine doit fuir. Elle trouve refuge dans une famille d'accueil à la campagne près de Limoges, accompagnée de la petite Alice. Là encore, la transition s'effectue sur deux pages **(74 et 75)** entièrement muettes, ce qui souligne la gravité de la circonstance. La vie à la ferme est radicalement différente, puisqu'elle y retrouve un cadre qu'elle a peut-être définitivement perdu pour elle-même : une famille. Les liens avec Alice se resserrent et Catherine se sent désormais responsable de la fillette : *« J'aimerais la protéger et lui apprendre tout ce que je sais »* **(page 85)**. Ce répit est de courte durée car, une fois de plus, les dénonciations sévissent, et Catherine et Alice doivent partir rejoindre l'orphelinat du Château de Panges.

C'est là, dans les Basses-Pyrénées, que Catherine va gagner en maturité : la directrice lui confie un poste d'institutrice pour les plus petits, dans lequel elle s'épanouit tout en continuant de développer son talent pour la photo.

À nouveau c'est le drame : trois pensionnaires juives sont découvertes et arrêtées. Catherine et les orphelins juifs doivent quitter le Château. Elles rejoignent un groupe de résistants qui se cachent dans les bois **(page 116)**. Elle y rencontre Antoine, leur chef, et sa femme, Cristina. Les enfants ayant été répartis dans des familles qui les cacheront, Catherine reste auprès du couple et fait ses adieux à Alice, qui a gagné en caractère et préfère partir… Désormais, Catherine va vivre la Résistance de l'intérieur, au rythme des missions d'Antoine et de ses absences. De Cristina, elle apprend l'autonomie, la patience, mais aussi le bonheur d'une vie plus libre, ce dont ne manque pas de témoigner son appareil photo.

À la Libération, Catherine prend une décision capitale : rentrer à Paris, réintégrer son appartement, reprendre son ancienne vie. La tension monte au fil des vignettes retraçant cette montée à Paris et à mesure que les questions se succèdent : *« Toulouse : et si l'appartement de mon enfance était fermé ? »*, *« Orléans : et si je ne retrouvais pas Sarah et Jeannot ? »* **(page 134)**. L'arrivée à Paris est un choc : pour la première fois dans le récit, le lecteur est propulsé au cœur d'une ville, dans une ambiance singulière, bruyante, irréelle, au milieu des cris de joie, mais aussi des ruines, des traces de combats.

La guerre est là, palpable, concrète, mais la victoire et le soulagement aussi, aussitôt mis en images par Catherine **(page 137)**. La dure réalité frappe Catherine lorsqu'elle découvre l'appartement familial ravagé, désert. Elle prend conscience qu'elle ne retrouvera probablement jamais ses parents.

Après quoi, Catherine retourne à la Maison de Sèvres pour honorer sa promesse de raconter sa guerre en images. C'est un vrai bilan qui se dresse dans ces doubles pages **(148 à 151)** présentant les clichés développés par Catherine comme autant de flashbacks. La boucle est bouclée, la guerre a pris fin et Catherine, redevenue Rachel Cohen, peut enfin se reconstruire dans sa véritable identité. Aidée de Pingouin, elle monte son exposition de photos à Paris, façon de faire entendre sa voix et celle de milliers d'autres juifs.

Le récit se conclut sur le portrait d'une Rachel devenue jeune femme photographe et libre. Cette fois, c'est elle seule qui décide de la direction que va prendre sa vie, à savoir vivre avec Étienne Lombardi et continuer à entretenir l'amour de ce qui l'a portée durant toutes ces épreuves : la photographie.

2 Une histoire de solidarité et de courage : des personnages forts et positifs, ancrés dans une réalité

La guerre de Catherine met en scène de nombreux personnages rencontrés au fil des pérégrinations de la jeune fille mais qui, tous, vivent la guerre de l'intérieur, qu'ils se cachent ou qu'ils agissent. Le lecteur découvre une guerre qui ne parle pas de combats, de sang ou d'armes, mais de solidarité, d'entre-aide et de courage. C'est l'envers du décor, le meilleur de l'être humain qui ressurgit au travers de ces personnages qui restent forts et positifs dans les moments d'horreur. C'est une autre réalité de la guerre que l'auteur nous dévoile à travers cette galerie de personnages.

1 Catherine, l'héroïne

Le personnage principal apparaît dès la première planche, appareil photo en main et cheveux au vent, image de liberté et de poésie **(case 3 page 7)**, en opposition directe avec le titre du livre qui annonce la « guerre » d'une certaine « Catherine ». Comme dans un journal intime, c'est sa voix qui ouvre le récit (dans des cartouches) et qui accompagnera le lecteur tout au long de l'aventure. Dans ces premières pages, on découvre son cadre de vie (l'orphelinat), ses amis (Jeannot et Sarah), ses professeurs (Pingouin, Goéland) et surtout on découvre ce qui est en quelque sorte l'autre personnage principal du livre : la passion de « Catherine » pour la photographie. C'est à travers ces éléments que se précise le portrait d'une jeune fille douce et sensible mais déterminée, en colère, déjà marquée par la guerre.

On devra attendre cependant la page 16 pour que soit prononcé enfin son nom : Rachel. Le lecteur va alors peu à peu faire le lien entre l'héroïne et le titre de la BD pour s'embarquer avec elle vers un changement d'identité, de vie, et surtout vers de nombreuses épreuves. Au fil de l'histoire, on verra Rachel devenir Catherine, passer de l'état de réfugiée fuyant de cachette en cachette, à celui de résistante lorsqu'elle rejoint le maquis. Le personnage grandit, gagne en épaisseur et en maturité : d'abord en se voyant confier la petite Alice, puis en honorant sa promesse de raconter SA guerre en photos, objet d'une exposition dans une galerie parisienne. C'est un personnage combatif, positif et fort que révèlent les épreuves.

2 Les habitants de la Maison de Sèvres

Les hôtes de la Maison de Sèvres occupent une place importante dans le récit. Jeannot et Sarah, deux pensionnaires, sont les meilleurs amis de Catherine. Le trio est inséparable et lorsque Sarah, juive comme Catherine, doit fuir l'orphelinat, la séparation est déchirante : *« Je hais cette putain de guerre »* **(case 6, page 43)**. Lorsque Catherine revient à la Maison de Sèvres à la fin de la guerre, elle ne trouve plus trace de Sarah. Tout comme ses propres parents, la jeune fille a disparu, et l'espoir de la retrouver semble faible. Jeannot, non-juif, est bien là, quant à lui, au retour de Catherine. Personnage joyeux et positif, il aide celle-ci à se replonger en douceur dans l'univers de l'orphelinat, et à surmonter les moments difficiles.

Les professeurs de Catherine sont « inclassables » : ils portent des noms d'animaux, ont des méthodes d'éducation inédites et font preuve d'une bienveillance et d'un courage extraordinaires. Militants et engagés, ils sont une force, un appui pour les enfants et pour Catherine. Pingouin et Goéland tiennent des rôles primordiaux : Goéland, en tant que directrice, met tout en œuvre pour cacher les enfants juifs et travaille étroitement avec la Résistance pour les protéger. Pingouin est un personnage clé, car c'est lui qui va initier Catherine à la photographie, et qui, avec Goéland, lui fait don de l'appareil photo qui va devenir son compagnon et son arme à elle contre la guerre.

Alice apparaît lorsque Catherine se réfugie à la pension des sœurs de la Sainte-Providence. C'est une petite fille timide, effacée, qui intrigue Catherine : *« J'ai essayé de faire quelques photos de cette Alice. C'est étrange, c'est la première fois que ça m'arrive… Comme si elle ne pouvait pas être photographiée ! »* **(page 58)**. Catherine parvient peu à peu à se faire « adopter » **(case 3 page 66)** par la petite fille qui sort doucement de son mutisme. Elle va devenir sa grande sœur zélée, la protégeant et l'encourageant à cultiver sa spontanéité d'enfant. Au fil de l'histoire, Alice, grâce à Catherine, va apprendre à voler de ses propres ailes : elle quittera le maquis pour accompagner et protéger un petit garçon en fuite. Alice est sans doute le personnage de l'histoire qui évolue le plus, passant du stade de petite fille introvertie à celui de modèle de courage et de volonté, remarquable pour son jeune âge.

3 Étienne, la rencontre bouleversante

Hors de l'orphelinat, Catherine fait la connaissance d'un photographe passionné, que la guerre a marqué lui aussi, dans sa chair : Étienne Lombardi. Mutilé, le jeune homme n'a rien pour autant de pathétique. Il se présente avec humour : *« Étienne Lombardi, photographe de mon état, débarrassé de la guerre à cause d'un manque de jambe, pour vous servir, mademoiselle ! »* **(page 62)**.

Une affinité naît entre les deux jeunes gens, et c'est avec Étienne que Catherine parle ouvertement et intensément de la photographie : *« Parfois, j'ai l'impression que les images préexistent dans un monde invisible. Nous nous contentons de les révéler. »* **(page 64)**. Elle trouve en Étienne un écho à sa passion, et aussi un refuge affectif. C'est avec lui qu'elle décide de construire sa vie de femme libre : *« Je vais rejoindre Étienne, le photographe que j'ai rencontré à Riom. Je l'aime, il m'aime, je ne veux pas passer à côté de ça. »* **(page 159)**.

4 Cristina et Antoine : les résistants

Cristina et Antoine sont les personnages qui incarnent la Résistance active. Cachés dans les bois, ils accueillent dans leur maisonnette les enfants en fuite et organisent leur répartition au sein de nouvelles familles. C'est grâce à des personnages comme Antoine, chef du groupe des résistants, que Catherine a pu échapper aux nazis et trouver refuge si souvent. On découvre le quotidien plein de risques de ce couple hors du commun, ponctué des missions d'Antoine et de ses absences parfois longues et toujours angoissantes. Cristina est une véritable sœur pour Catherine, et la jeune fille trouve dans ce couple à la fois une seconde famille et des amis précieux.

5 Les absents

D'autres personnages importants ne sont cependant jamais représentés dans le récit. Grands absents de l'histoire, et pourtant toujours présents dans les pensées de la jeune fille, les parents de Catherine restent invisibles. Catherine les évoque tôt dans le récit : *« Ses parents ont disparu.Les miens non plus ne donnent plus signe de vie depuis des mois. Je n'ai pas envie de parler de ça, ni d'y penser. »* **(page 11)**. C'est le cœur plein d'appréhension qu'elle retourne à l'appartement familial, à la Libération. Les seules traces qu'y ont laissées ses parents sont des vêtements par terre et des meubles renversés **(page 140)**.

Le frère d'Alice est lui aussi physiquement absent du récit. Il ne se manifeste qu'au travers des lettres qu'il adresse à sa jeune sœur, véritable trésor pour la petite fille : *« C'est comme ça que je découvre le frère d'Alice. Dans ses lettres, il est plein de délicatesse et trouve toujours des anecdotes qui ne manquent pas de la faire sourire. »* **(page 66)**.

3 Une fiction inspirée de faits réels

L'action de *La guerre de Catherine* se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, dans la France occupée, lorsque les lois sur les juifs obligent ces derniers à se cacher pour échapper à la déportation. L'histoire de Catherine est une fiction basée sur la réalité des nombreux enfants juifs dont la vie a basculé alors. En lisant le parcours de cette jeune fille, qui résonne comme un témoignage, le lecteur est plongé dans une histoire bien réelle, d'une réalité terrible et traumatisante. Si la première partie du récit est consacrée aux nombreux départs forcés de l'héroïne sans précision de dates (près de deux ans s'écoulent au long de la BD), on trouve des repères temporels vers la seconde partie de l'histoire, quand les événements semblent se précipiter. Plusieurs moments du récit sont alors jalonnés de faits réels : Cristina et Antoine apprennent la libération de Paris le 15 août 1944 à la radio **(page 130)**, et Catherine monte à Paris où on la voit parcourir les quartiers en liesse à la **page 139** (Denfert, Saint-Michel, République). Enfin, en novembre 1945, les mesures anti-juives sont abolies, et Catherine retrouve son identité **(page 153)**. Elle redevient Rachel Cohen.

Le personnage de Catherine est inspiré d'une femme qui a bel et bien existé, puisqu'il s'agit de Tamo Cohen, la propre mère de Julia Billet, l'autrice du récit. Comme elle l'explique dans le dossier à la fin de la BD **(page 162)**, Tamo a, comme Catherine, été cachée par la Maison de Sèvres et a dû prendre le nom de France Colin pour sa survie. Elle a parcouru la France de refuge en refuge avant de revenir à la Maison de Sèvres, elle aussi.

La Maison de Sèvres a bien existé et constitue un élément supplémentaire d'authenticité du récit. Institution totalement à part, aux méthodes révolutionnaires, ce lieu de pédagogie a été effectivement dirigé par les professeurs Goéland, Pingouin et Gazelle (dont on peut voir des photographies **page 163**). La vie de la Maison est fidèlement reproduite dans la BD, qu'il s'agisse de la chorale ou des activités sportives. On retrouve ainsi à la **page 149** une reproduction de la photo qui a été réellement prise des trois jeunes filles pratiquant la danse rythmique et qui est insérée dans le dossier **page 162** (annexe).

4 La place de la photographie

1 La photographie comme moyen d'expression et devoir de mémoire

La photographie est au cœur du récit dans *La guerre de Catherine*. La représentation par l'image joue un véritable rôle narratif, puisque la photographie est le moyen d'expression privilégié de l'héroïne : c'est en photos qu'elle choisit de raconter son parcours. Pour elle, la photo est un outil de narration, de la même manière que peut l'être l'écriture : *« Je tiens tous les soirs mon journal. L'écriture est pour moi un prolongement de la photographie. »* **(case 2 page 24)**

Dès la couverture, on perçoit la place que tiendra la photo dans le récit : on voit le personnage de Catherine en premier plan, le regard fixé droit devant elle, et tenant dans ses mains son Rolleiflex, prête à saisir l'image parfaite. L'appareil photographique est ainsi annoncé comme le deuxième personnage de l'histoire, le compagnon de route de Catherine, présent à chaque instant, fidèle et indétrônable malgré les épreuves : *« je ne m'en sépare plus »*, déclare-t-elle à la **case 5, page 9**. Catherine entretient un rapport très intime avec la photo et l'image : *« j'attends que l'image s'impose d'elle-même. Je ne suis là que pour la révéler, comme un instrument. »* **(cases 1 à 3 page 19)**, *« Je ressens un besoin urgent de me laisser prendre par les images »* **(case 3 page 37)**. C'est aussi l'outil qui va lui permettre d'accomplir la mission que lui confie Goéland : prendre des photos et collecter des images, puis revenir quand la guerre sera terminée, *« raconter* [sa] *guerre en images. »* **(case 6 page 46)**.

Cette mission singulière se situe très loin du classique reportage auquel on pourrait s'attendre : par la photo, Catherine va raconter non pas une guerre, mais témoigner de SA guerre, celle qu'elle a vécue, celle de milliers de juifs, de résistants, d'innocents, de tous ces modèles de courage et de ténacité. Ici, pas de clichés de la guerre dans sa représentation violente : encore une fois, on ne voit ni combats, ni cadavres, ni camps de concentration, ni tanks, ni armes, ni ruines, si ce n'est à la fin du récit lorsque Catherine rentre à Paris à la Libération. Les seules représentations physiques sont le Maréchal intervenant à la Maison de Sèvres **(page 47)**, et le jeune soldat allemand passionné de photo et de cinéma **(page 98)** qui, tout comme Catherine, n'est qu'une victime de l'absurdité de la guerre.

C'est un point de vue totalement personnel, intime, celui de l'envers de la guerre. Presque invisible, elle est pourtant très présente psychologiquement sous la forme d'une menace permanente, menace qui entraîne la peur des dénonciations et de nombreux épisodes de fuites. La réalité de la guerre se concrétise aussi par l'absence pesante des êtres chers (la famille de Catherine restera introuvable, et elle n'aura plus jamais de nouvelles de Sarah), ou par les disparitions soudaines (dénonciation des trois petites filles juives). C'est aussi le but de la mission de Catherine : saisir ce que la guerre a de vicieux, de vénéneux, pour ceux qui ne sont pas au combat, ceux qui doivent fuir, pour les héros de l'ombre.

Si la plupart des scènes fixées par Catherine sont des portraits souriants et des scènes de joie et de vie, l'héroïne utilise parfois son appareil pour témoigner de moments particulièrement douloureux.

C'est le cas par exemple de la tonte des femmes à la Libération **(page 142)**. Mais l'instant le plus marquant est sans doute le retour de la jeune fille dans l'appartement familial, **page 140**. La scène est alors d'une intensité rare : la planche, totalement muette, montre en sept cases la violence de la guerre, jusqu'ici dissimulée, en révélant les traces qu'elle a laissées. Toute la réalité de la guerre et de ses ravages se fait jour en cet instant : objets à terre, miroir brisé, vêtements épars, et la poupée abandonnée au sol, indice d'une enfance à jamais perdue. Le lecteur verra plus tard, **page 151**, que Catherine a tout de même eu le courage de prendre une photo de cet instant tragique, avec le reflet de son visage dans les morceaux de verre répandus à côté de sa poupée.

2 La photo comme élément graphique du récit

Graphiquement, la photo joue un rôle primordial dans la BD. L'œil de Catherine, c'est son objectif : *« J'adore regarder le monde à travers le viseur »* **(case 6 page 9)**, *« J'ai pris mon Rolleiflex, ça me rassure de regarder ce qui se passe par le biais du viseur »* (**cases 2 et 3 page 36**). À de multiples reprises, on passe du visage de Catherine penché sur son appareil au viseur du Rolleiflex : lors de la scène des danseuses, **cases 2 à 5 page 19**, lors des adieux à la résistante qui laisse Catherine poursuivre son chemin dans la charrette, **cases 6 à 8 page 49**, à l'orphelinat du Château de Panges, **pages 110 et 111**, lors de la balade dans le maquis, **page 126**, ou encore à la Libération, **page 137**. Par ce procédé, le lecteur est à la place de l'héroïne, comme dans l'œil de la narratrice.

La photographie est un des fils narratifs de l'histoire : si le récit est structuré par les différents exodes de Catherine, on peut lire également l'histoire au rythme des scènes de prises de vue et de tirage des photos, où l'on voit les clichés développés, posés sur des doubles pages.

Ces scènes interviennent à des moments clés du récit. La véritable première scène consacrée au développement des premières photos du parcours de Catherine a lieu dans le laboratoire d'Étienne, aux doubles **pages 68 et 69**. L'importance de ce moment presque intime et l'attirance qu'éprouvent les deux personnages l'un envers l'autre se devinent à leur proximité, aux gros plans sur leurs gestes et leurs visages rapprochés. L'intensité de cet instant est renforcée par la palette graphique utilisée par la dessinatrice : la double page est dessinée intégralement en rouge et noir, avec, sur la planche de gauche, les personnages développant les photos, et, sur la page de droite, les clichés enfin révélés.

La seconde scène de tirage se passe dans la boutique de photographie à Limoges, **pages 96 et 97** : là encore, une double page marque l'instant, avec quelques cases en rouge et noir, et une planche entière de clichés en noir et blanc totalement muette. Les dernières doubles pages interviennent vers la fin de l'histoire, **pages 148 à 151**, lorsque Catherine est revenue à la Maison de Sèvres, et accomplit sa mission : on la voit dans le laboratoire en compagnie de Pingouin, réalisant les tirages de toutes les photos de son parcours, celles qui vont témoigner de sa guerre. On découvre alors des planches entières de portraits chargés d'émotions, que viennent renforcer le noir et blanc des clichés et le noir intense du fond de chaque page. Une fois de plus, le lecteur et Catherine font face au parcours accompli par la jeune fille, comme autant de flashbacks dans le récit : *« Nous fermons la porte à clé, et commence une longue traversée qui me ramène de lieu en lieu et me fait retrouver ceux que j'ai chéris tout au long de mon périple. »* **(page 149)**.

Ces doubles pages graphiquement très fortes résonnent comme une conclusion, une porte qui se ferme sur le récit, sur le long chemin sur lequel Catherine nous a entraînés, et qui nous a permis de vivre avec elle sa guerre.

5 En classe : quelques pistes à explorer

La bande dessinée de Julia Billet et Claire Fauvel se prête parfaitement à une exploitation en classe. Voici quelques pistes pouvant servir de point de départ à une réflexion, à un exercice collectif à mener avec les élèves.

Étudier le traitement graphique des images représentant les photos de Catherine : repérer dans l'histoire les pages et doubles pages où l'on voit les tirages des photos. Comment peut-on les caractériser (bichromies de rouge et noir ou de noir et blanc, pages quasi muettes...) ? À quels endroits du récit se trouvent ces pages ? Pourquoi ? Quel(s) effet(s) cela a-t-il sur l'histoire (plongée dans l'univers « magique » de la photo, silence qui marque l'importance du moment, retour en images sur les moments forts du récit...) ? On pourra former des groupes avec les élèves, chaque groupe étudiant une double page de photos et nommant les personnages, leur place dans l'histoire, leurs relations avec Catherine, etc., afin de dresser une galerie des personnages qui ont accompagné le personnage principal.

Utiliser des notions de géographie : dresser la liste, avec les élèves, des lieux parcourus par Catherine dans le récit (s'agit-il de villes ? De villages ? Lesquels ? Y a-t-il d'autres lieux ?), puis placer ces lieux sur une carte de France, tracer le parcours de Catherine, repérer les zones de la France libre et de la France occupée...

Réfléchir sur les rapports humains entre occupants et occupés pendant la guerre : voit-on souvent les Allemands dans le récit ? À quel(s) moment(s) ? À quoi se remarque la présence de l'ennemi (« traces » que la guerre laisse derrière elle, disparitions d'enfants juifs, etc.) ? Les Allemands sont-ils tous présentés comme des ennemis (s'interroger sur le personnage de l'Allemand photographe, amateur de cinéma) ?

Se documenter et réfléchir sur la Maison de Sèvres : définir ce qu'est cette institution en se servant des éléments du récit (on y recueille des orphelins et on y cache des enfants juifs), établir la liste des enseignants, leurs surnoms (Pingouin, Goéland, etc.), leurs vrais noms (quand ils sont mentionnés), et leur situation hiérarchique. Repérer en quoi cette institution diffère totalement à l'époque des institutions classiques, ce qu'elle a d'innovant (méthode d'éducation participative, « Petite République », journal « Voile-au-Vent »...). On peut s'aider du dossier présent en fin de BD, et effectuer des recherches sur Internet sur cet établissement, pour mieux comprendre l'aspect novateur de la Maison de Sèvres, en plus de son rôle actif dans la Résistance.

6 Pour aller pour loin

- Le roman de Julia Billet, d'après lequel est adaptée cette bande dessinée : *La guerre de Catherine*, Julia Billet (*l'école des loisirs*)
- La suite du roman *Au nom de Catherine* et son adaptation en BD aux éditions Rue de Sèvres.

Pour en savoir plus sur la Maison de Sèvres, son existence, ses méthodes d'enseignement : Lire *Pédagogie clandestine pour une école ouverte, la Maison d'enfants de Sèvres* :

Romans, albums et témoignages autour de la guerre et de l'antisémitisme :

- *Adam et Thomas*, roman de Aharon Appelfeld, illustré par Philippe Dumas
- *Taille 42*, roman de Malika Ferdjoukh et Charles Pollak
- *Kakine Pouloute*, roman de Nathalie Brisac, illustré par Catharina Valckx
- *Otto*, célèbre album de Tomi Ungerer
- *Je ne suis pas contagieux*, album de Gil Tchernia et François Vincent
- *Les carnets de Lieneke*, de Jacob Van der Hoeden, rassemblant les carnets illustrés et calligraphiés d'un père à sa petite fille, qui a dû changer d'identité et fuir pour survivre pendant la guerre
- *Mon enfance en Allemagne nazie*, roman d'Ilse Koehn
- *Le ring de la mort*, roman de Jean-Jacques Greif
- *La steppe infinie*, roman d'Esther Hautzig
- *Voyage à Pitchipoï*, roman de Jean-Claude Moscovici

LA MAISON DE SÈVRES

Golland et Pingouin ont bel et bien existé; ils ont été les pionniers d'une pédagogie nouvelle encore révolutionnaire aujourd'hui, à la maison d'enfants de Sèvres. De nombreux instituteurs et animateurs (comme Mussaïgïan ou Kanglourou), de son vrai nom Marcel Mureau, et bien d'autres encore ont participé à cette grande aventure. Un livre passionnant qui réunit des lettres de Golland dès son vrai nom Yvonne Magnaudet témoigne de l'incroyable modernité de ce lieu et de ceux qui l'ont fait vivre : Pédagogie réinventée pour une école ouverte, La Maison d'enfants de Sèvres, publié par les enfants de Golland et de Pingouin, en 2003.

Ma mère a été l'une de ces enfants cachés qu'ils ont sauvés, avec l'aide du réseau de l'OSE. De son vrai nom Rosa Cohen, elle a passé la guerre sous le nom de France Colin, Petite fille, elle a parcouru la France, parmi de lieux en lieux puis elle est revenue à la fin de la guerre à la maison d'enfants de Sèvres.

Cette histoire s'inspire donc de faits du réel, de personnages ayant existé et à qui je souhaite rendre hommage. Pingouin et Golland ont été décorés de la médaille des Justes bien des années après la guerre. Ma mère a fait son chemin, les yeux grands ouverts sur les uns et dans un appétit de la vie qui ne se démentit toujours pas.

Même si je me suis appuyée sur des souvenirs de ma mère et sur le site remarquable qu'en section de Sèvres, Robert Léopold a consacré en réunissant une foule de documents passionnants, mon histoire reste une histoire.

J'ai en effet pris beaucoup de liberté avec la réalité, j'ai inventé des personnages, des lieux ; je me suis laissée prendre par l'écriture, par les mots, et La guerre de Catherine reste avant tout un roman et maintenant... une BD. Une fiction qui veut rappeler que même quand les loups hurlent la mort, des femmes et des hommes restent fidèles à l'humanité.